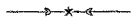


RENTÉE SOLENNELLE

DES

FACULTÉS DE NANCY

UNIVERSITÉ DE FRANCE. — ACADÉMIE DE NANCY



RENTRÉE SOLENNELLE DES FACULTÉS

DE DROIT, DE MÉDECINE, DES SCIENCES ET DES LETTRES

DE NANCY

Le 19 Novembre 1873



NANCY

IMPRIMERIE DE BERGER-LEVRAULT ET C^{ie}

11, RUE JEAN-LANOUR, 11.

1874

ALLOCATION

DE M. LE RECTEUR.

MESSIEURS,

Il y a un an, à pareil jour, une grande Faculté nouvelle, inaugurée ici avec éclat, venait rendre complet, dans cette Académie, le faisceau des enseignements supérieurs, et, dans l'assemblée des quatre Facultés, réunies pour la première fois sous vos yeux, vos applaudissements saluaient le réveil, sous une nouvelle forme, de l'ancienne Université de Nancy : heureux jour, mémorable fête, dont la joie eût été sans mélange, si, en la célébrant, vous aviez pu rejeter le voile de deuil que répandait sur toutes vos réunions publiques et particulières la présence de l'étranger, et dont vos plus belles solennités étaient assombries. Aujourd'hui, maîtres et disciples, entourés, comme toujours, de la brillante élite d'une grande cité, mais à laquelle se joignent cette fois les dignes représentants de notre héroïque armée, vous vous réunissez sur une terre libre : cet allègement de cœur, cette fière sécurité, ce haut état d'esprit que réclament toutes les nobles

études, et dont ne peuvent se passer celles qui portent le beau nom de *libérales*, ne manqueront plus désormais à vos travaux; et les applaudissements dont tout à l'heure vous accueillerez la parole des orateurs ou les couronnes des lauréats, lorsqu'ils retentiront hors de cette enceinte, n'iront, grâce à Dieu, qu'à des oreilles françaises.

Aujourd'hui, Messieurs, pour la première fois, la nouvelle Faculté que Nancy s'enorgueillit de posséder, vous parlera d'elle-même, et vous êtes impatients d'entendre, de la bouche de l'illustre doyen, M. Stoltz, le premier rapport annuel sur les travaux accomplis et les résultats obtenus. C'est dans un asile provisoire, dans un établissement incomplet, que l'enseignement multiple du docte corps, installé à la hâte, a dû commencer son œuvre: mais, en dépit du malheur des temps, la libéralité de l'État, celle de la Ville, ont largement aidé à ses premiers efforts: l'ardente activité des maîtres a répondu à cette patriotique munificence, a suppléé de son mieux à ce qui manquait encore: rien ne manquera plus demain. Quelle meilleure preuve, Messieurs, de la profonde vocation de la France pour les travaux de l'esprit, et de l'indestructible vitalité de son génie scientifique, que cette conspiration d'efforts généreux, réussissant à réparer, en si peu de temps, un des plus douloureux désastres qu'entraînent la guerre et la conquête, et l'un des moins facilement réparables? Nos vainqueurs avaient cru, en chassant devant eux, nue et dépouillée, cette grande Faculté de médecine de Strasbourg, la mettre pour longtemps en désarroi et en souffrance, et peut-être la frapper d'une irrémédiable atteinte. La voilà devant vous, debout, à l'œuvre, aussi vivante et active que jamais, que dis-je? à la veille de grandir encore sur le nouveau et magnifique théâtre qu'on lui prépare. Aussi pourrait-on, au-dessus de l'une des portes du vaste édifice qui s'élève pour la recevoir, graver, sans hyperbole et sans bravade, en mémoire de la crise féconde qu'elle vient de tra-

verser, la forte parole du poëte romain, célébrant, au lendemain d'un immense désastre, l'indomptable vitalité d'une race héroïque :

« . . . Frappée, mutilée, elle reçoit comme une nouvelle vertu, une vie nouvelle, du fer qui la déchire. »

Per damna, per cædes, ab ipso
Ducit opes animumque ferro.

Messieurs, l'année qui vient de s'écouler, et qui sans doute comptera parmi les années heureuses dans l'histoire de votre Académie, vous a cependant apporté, à la dernière heure, une vive inquiétude et un profond regret. Pendant quelques jours, vous avez tremblé pour une existence précieuse et chère, et vous remerciez Dieu de vous avoir conservé celui qui, par la dignité de son caractère et de sa vie, cômme par la supériorité de ses talents, préside avec tant d'autorité au plus auguste de vos quatre enseignements publics, à celui du droit (1). Mais une retraite toute volontaire, et dont le moment paraissait encore éloigné, enlève à votre haut enseignement scientifique un chef aimé autant que respecté, et, je puis le dire en toute exactitude, un doyen accompli. Lorsqu'au lendemain de nos malheurs, un des plus savants fils de l'Alsace, M. Bach, fut donné à votre Faculté des Sciences, au moment où celle-ci voyait avec douleur s'éloigner M. Godron, vous connaissiez déjà par la voix publique la valeur du présent qui vous était fait : de plus en plus, vous avez apprécié chez M. Bach, avec l'ardeur du mathématicien d'élite pour l'étude et l'investigation personnelle, le zèle du professeur, jaloux de former pour nos chaires scientifiques, par un enseignement assidu, mais élevé, de solides recrues, l'esprit de gouvernement, tempéré par l'aménité des relations confraternelles, mais ferme et actif, qui convient à la direction des compagnies savantes, la parfaite droiture et la générosité native, auxquelles se reconnaissent l'homme de bien, l'homme de cœur. Chaque

(1) M. Jalabert.

jour resserrait les liens d'estime et d'affection qui unissaient l'ancien doyen de Strasbourg à sa nouvelle famille académique, à sa patrie d'adoption. En renonçant aux fonctions qu'il remplissait si bien, pour jouir d'un repos mérité, mais anticipé, ou plutôt afin de poursuivre plus librement dans la retraite ses profondes études, M. Bach a-t-il prévu la vivacité, l'unanimité des regrets que sa résolution allait faire éclater, et dont le témoignage lui arrive de toutes parts? Cette pensée, sur laquelle sa modestie ne lui a pas permis de s'arrêter, l'eût fait hésiter peut-être... Du moins sa retraite le laisse-t-elle auprès de ses collègues, de ses anciens élèves, au milieu de ses nombreux amis, tout disposé à s'intéresser encore aux études qu'il ne dirige plus, et à mettre au service des progrès de l'instruction publique, à tous les degrés, dans ce pays, les lumières de sa longue expérience, et le judicieux bon sens, le sentiment pratique des choses de la vie, qui s'unissent chez lui à la vigueur d'esprit du savant.

La Faculté des Sciences aura tout à l'heure pour interprète le nouveau doyen, M. Chautard, que désignaient au choix du Ministre vingt ans d'enseignement dans cette Faculté, à la création de laquelle il assistait, jeune professeur, en 1854, et de nombreux travaux, dont j'entends louer par les juges compétents la variété et l'utile nouveauté.

Que pensez-vous, Messieurs, et que vous dirai-je d'un autre changement, que cette solennité ne rend que trop sensible? Dans ce siège de recteur qu'occupe un nouveau venu, vous vous étiez flatté de retrouver le savant distingué, l'administrateur habile, que ses talents, son zèle, sa bienveillance avaient promptement naturalisé parmi vous. M. Dareste de la Chavanne venait de mener à bonne fin, en réussissant à sauvegarder des droits anciens et respectés, la nouvelle organisation de l'enseignement médical de Nancy, grand et difficile ouvrage, auquel son nom demeurera attaché : il achevait

de rendre une patrie, de rouvrir une carrière aux instituteurs fugitifs, si nombreux hélas ! d'Alsace et de Lorraine ; patriotique et laborieux travail, qui fera longtemps bénir sa mémoire dans nos départements de l'Est. M. Dareste s'était donné sincèrement, et de cœur, à cette ville, à cette province. Mais la ville natale, surtout lorsque pendant de longues années elle a été le théâtre de nos travaux et de nos succès, garde sur nous des droits et un empire qui ne se prescrivent pas. Lyon a impérieusement redemandé, Lyon a repris M. Dareste, qu'il n'avait fait que vous prêter. De quel poids pèserait sur moi son héritage, et, malgré ce que de longues années d'enseignement et d'administration ont pu m'apprendre, avec quelle émotion et quels doutes j'aborderais la tâche qu'une haute bienveillance me confie, si je ne me sentais rassuré, fortifié par l'encourageante sympathie dont j'ai recueilli, dès mes premiers pas dans cette ville, plus d'un témoignage, soutenu par les anciennes et fidèles amitiés que j'ai le bonheur d'y retrouver ! Permettez-moi, Messieurs, d'invoquer ici comme un de mes meilleurs titres auprès de vous, celle qui m'unit depuis longtemps à l'un de vos compatriotes les plus aimés, au maître éminent, qui, il y a bien des années, venait avec moi s'asseoir, écolier de dix-huit ans, aux conférences de l'École normale supérieure, où il représentait si bien la Lorraine par son aimable naturel et son vif esprit : qui, depuis, dans sa longue carrière, a fait à la Lorraine tant d'honneur par ses solides et délicates leçons, par ses éloquents écrits, que l'Académie française a plusieurs fois couronnés, et de la bouche duquel vous ne vous laissez pas d'entendre ces comptes rendus annuels, dont vous applaudissez le premier il y a vingt ans, et qui, réunis, ne formeraient pas le moins original ni le moins attrayant de ses ouvrages. Si le nouveau recteur a besoin d'être introduit au milieu de vous, à qui pourrait-il mieux demander ce bon office qu'à un tel ami, qu'à M. Charles Benoît ? Recommandé par de tels souvenirs, appuyé sur de telles affections, fort des honnêtes

résolutions et des habitudes laborieuses que j'apporte à mes nouveaux devoirs, j'ose témoigner l'espérance d'obtenir bientôt de la généreuse ville de Nancy ce droit de cité qu'elle n'a jamais refusé aux hommes de grande bonne volonté et de sérieux dévouement !
